

## Introduction

« La première d'une nouvelle espèce »<sup>1</sup> : ainsi veut s'envisager Mary Wollstonecraft (1759-1797). Une telle définition explique pour partie que l'on ne trouve dans son œuvre aucune référence, par exemple, à une femme comme Mary Astell (1666-1731), qui, bien avant elle, s'intéressa à la question de l'émancipation féminine et dont les essais offrent « une remarquable synthèse de la question féminine [à la] fin du XVII<sup>e</sup> siècle ».<sup>2</sup> N'y figurent pas davantage les autres « proto-féministes »<sup>3</sup> qui défendirent, elles aussi, la cause des femmes dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dès 1739 paraissait ainsi sous le pseudonyme de « Sophia, personne de qualité » un opuscule intitulé *Woman Not Inferior to Man or, A Short and Modest Vindication of the Natural Right of the Fair-Sex to a Perfect Equality of Power, Dignity, and Esteem with the Men* (La Femme, égale de l'homme, ou brève et modeste défense du droit naturel qui est celui du beau sexe à une parfaite égalité de pouvoir, de dignité et de respect avec les hommes), souvent attribué à Lady Mary Wortley Montagu (1689-1762), et qui fut à l'origine d'une violente controverse. Surtout, Catherine Macaulay (1731-1791), déjà connue pour ses textes sur la nécessité d'améliorer l'éducation donnée aux

1 « The first of a new genus », J. Todd éd., *The Collected Letters of Mary Wollstonecraft*, Harmondsworth, Penguin, 2004 [2003], p. 139.

2 L. Cottegnies, *Mary Astell et le féminisme en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle*, Lyon, ENS Éditions, 2008, p. 15.

3 Sur le caractère discutable de ce terme, voir Patricia Springborg : « Le refus d'appliquer le terme "féministe" à des femmes qui se sont très tôt battues pour être reconnues comme des esprits et des corps avec l'autonomie et les droits qu'on accordait aux hommes implique une forme d'anachronisme rétrospectif. Cela revient à supposer que nous, modernes ou postmodernes, avons le monopole de la revendication du féminisme [...] ». *Mary Astell, Theorist of Freedom from Domination*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 6 ; cité et traduit par Line Cottegnies, *Mary Astell et le féminisme en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, p. 14.

filles, acquit une notoriété certaine en tant qu'historienne, qui lui valut le surnom de « Dame Thucydide », pour avoir été la première femme anglaise auteur d'une somme magistrale, *History of England from the Accession of James I to the Elevation of the House of Hanover* (Histoire de l'Angleterre de l'avènement de Jacques I<sup>er</sup> jusqu'à la Révolution), parue en huit volumes entre 1763 et 1783.

De fait, Mary Wollstonecraft occupe une place emblématique dans l'histoire du féminisme anglo-saxon<sup>4</sup> et jouit d'une aura toute particulière, dont les origines se donnent précisément à lire dans cet autoportrait moins orgueilleux qu'il y paraît. La jeune femme qu'elle est alors emploie ces termes dans une lettre où elle fait part à l'une de ses sœurs des propos tenus par l'éditeur Joseph Johnson (1738-1809), qui vient de lui suggérer de se consacrer à l'écriture pour gagner sa vie. À l'enthousiasme initial du récit succède bien vite la crainte : « Je tremble à l'idée que je pourrais échouer! », confie Mary à Everina. Nulle pusillanimité ni modestie excessive dans une telle remarque, seulement la conscience, étonnamment lucide chez une aussi jeune fille, du caractère éminemment transgressif d'une telle entreprise : être non pas la première femme écrivain, mais l'une des toutes premières femmes à vivre de sa plume, espèce effectivement quasiment inconnue en 1787.

Non seulement Mary Wollstonecraft devint l'une des premières Britanniques à accéder au statut d'auteure professionnelle, mais la nature de son féminisme représente un changement paradigmatique majeur. *A Vindication of the Rights of Woman* (1792, « Défense des droits de la femme ») est, en effet, le premier texte anglais à exiger la citoyenneté pleine et entière des femmes ainsi qu'à établir de manière explicite une homologie entre l'assujettissement des femmes par les hommes et l'asservissement de certaines races par d'autres.<sup>5</sup> C'est au nom du principe que l'on ne saurait établir des « distinctions » là où n'existe nulle « différence » (*A Vindication*

- 4 Le terme « féminisme » est attesté par l'*Oxford English Dictionary* pour la première fois en français en 1837 et en anglais en 1895 (l'adjectif « féministe » respectivement en 1872 et 1894). Il nous semble cependant pouvoir être utilisé par extension, en gardant présentes à l'esprit les limites historiques, pour désigner une pensée réformatrice ayant pour visée l'avancement de la condition féminine.
- 5 Le terme n'a pas à l'époque de connotation péjorative. Sur cette question, voir l'introduction à la traduction de *Letters Written during a Short Residence in Sweden, Norway, and Denmark* (1796, « Lettres écrites durant un court séjour en Suède, en Norvège et au Danemark »).

of the Rights of Woman, p. 145) que Wollstonecraft revendiquera à la fois l'égalité entre hommes et femmes et l'abolition de l'esclavage.

## Raisons et sentiments

Si l'œuvre de la féministe renvoie l'image d'une femme aux intuitions fulgurantes, dotée d'un aplomb hors du commun, n'hésitant pas à ferrailer avec des adversaires du sexe dit fort bien plus chevronnés qu'elle, son abondante correspondance – pas moins de trois cent cinquante-cinq lettres – offre un portrait à la fois nuancé et paradoxal, celui d'une maîtresse-femme luttant pied à pied avec une dépression qu'elle préfère qualifier de « misanthropie » ou de « dégoût » du monde (*Short Residence*, p. 248), et constitue à ce titre un document précieux. Il ne saurait évidemment être question de transformer indûment la vie de l'auteure en modèle explicatif de son œuvre, mais ce versant biographique présente l'intérêt d'entrer en dissonance autant qu'en résonance avec les textes de Wollstonecraft. Il permet également de mieux appréhender la transformation de vicissitudes de jeunesse en « stratégie politico-personnelle de survie et de résistance, pratique critique autant que mode de connaissance »<sup>6</sup> : on y entrevoit comment la petite fille mi-terrorisée, mi-révoltée dormant sur le seuil de la chambre de ses parents pour tenter de protéger sa mère de la violence de son père<sup>7</sup> s'est muée en une jeune femme farouchement déterminée à obtenir à la fois une indépendance financière qui lui permettrait de ne pas subir le même sort que sa mère, et la reconnaissance de l'élite intellectuelle de l'époque, substitut à l'amour dont elle eut toujours le sentiment d'avoir manqué étant enfant.

Au vrai, le style épistolaire de Wollstonecraft s'apparente davantage à celui du journal intime qu'il ne correspond aux canons en vigueur à l'époque. Dans ses *Lectures on Rhetoric and Belles-Lettres* (1783, Cours de rhétorique et de belles lettres), Hugh Blair (1718-1800), prédicateur et professeur de « belles-lettres » écossais aujourd'hui considéré comme l'un des tout premiers théoriciens britanniques du discours écrit, expose ses analyses sur l'éloquence, le style et la composition, fondées sur les textes d'orateurs et de philosophes antiques tels Aristote, Cicéron, Longin

6 T. de Lauretis, *Feminist Studies/Critical Studies : Issues, Terms and Contexts*, Bloomington, Indiana University Press, 1986, p. 9.

7 Voir W. Godwin, *Memoirs of the Author of a Vindication of the Rights of Woman*, p. 206.

ou encore Quintilien. D'une manière caractéristique de l'époque, Blair envisage la correspondance comme conversation, échange spirituel dont la finalité première, le plaisir de l'interlocuteur, détermine le contenu tout autant que la tonalité des missives envoyées. Celles-ci sont en outre bien souvent le théâtre dans lequel l'expéditeur met en scène sa propre vie à destination d'un public bien plus large que leur destinataire initial.

Or, rien de tout cela chez Mary Wollstonecraft, qui avait pourtant lu l'ouvrage de Blair en 1786-1787, lorsqu'elle était gouvernante en Irlande; ni réactions spirituelles aux événements politiques ou historiques, ni, à la différence des lettres de bien des femmes de l'époque, d'allusions à la sphère domestique et à la dimension matérielle de l'existence. Là où la correspondance de Jane Austen (1775-1817) regorge de parures et de dentelles, de descriptions de jardins et de demeures de maître, les lettres de Wollstonecraft, parfois écrites sur les mêmes lieux que ceux visités par Jane Austen, sont bien davantage dominées par les pensées, sentiments et émotions que suscitent en elle ces paysages, au point de donner au lecteur l'étrange sentiment qu'elles ont été écrites davantage pour leur auteur que pour leur destinataire. Étonnamment pauvres en souvenirs factuels, les lettres de l'adolescente et de la jeune adulte sont infiniment riches par le portrait psychologique de leur auteur qu'elles offrent en filigrane.

Disons-le tout net : ce portrait n'est a priori guère flatteur. Wollstonecraft y apparaît dépressive quand elle n'est pas franchement geignarde, se révèle égocentrique, voire colérique, et se montre volontiers condescendante et moralisatrice à l'égard de ses sœurs et de ses amies. Mais, et c'est là l'un des intérêts de cette correspondance, l'on entrevoit aussi la genèse de cette personnalité à travers les bribes du récit d'une enfance vécue comme chaotique et assombrie par le poids de responsabilités familiales trop précoces. La mort du grand-père paternel de Mary, tisserand prospère, marque en effet le début d'une vie aux allures de roman-feuilleton tragique : il ne faudra que quelques années au père de Mary Wollstonecraft, Edward, homme ambitieux mais velléitaire, pour dilapider un héritage pourtant conséquent, au fil de déménagements qui seront autant d'échecs professionnels. Envoyée dans les écoles de quartier alors que son frère aîné bénéficie d'une meilleure éducation, Mary en conçoit une amertume qu'atténueront quelque peu de providentielles rencontres : avec la famille Arden d'abord, voisine des Wollstonecraft dans le Yorkshire, qui permettra à l'adolescente de bénéficier des leçons particulières que donnait Mr Arden à sa fille Jane, puis, quelques années plus tard, alors que la famille résidait

à nouveau à Londres, avec un pasteur nommé Clare, qui se prit d'amitié pour la jeune fille et devint de fait son précepteur.

Après le décès de la mère de Mary, en 1782, vient le temps de l'émancipation. Celle-ci est dans un premier temps relative, puisque la jeune femme doit accepter un emploi de dame de compagnie pour subvenir à ses besoins tout en s'occupant de ses jeunes sœurs; elle deviendra plus réelle lorsque, assistée de son amie Fanny Blood et de ses sœurs Everina et Eliza, Mary Wollstonecraft fonde et dirige une école pour filles à Newington Green, quartier du nord londonien, grâce à l'argent offert par Mrs Burgh, veuve de James Burgh (1714-1775), célèbre « dissident » radical, apparue dans la vie de Mary telle une bonne fée.<sup>8</sup> Wollstonecraft partira précipitamment pour le Portugal en septembre 1785 rejoindre Fanny, souffrante, qui mourra dans ses bras, quelque temps plus tard, des suites de son accouchement. De retour à Londres, elle décide de prendre ses distances avec l'Angleterre et se réfugie en Irlande, où elle occupe à nouveau un emploi de gouvernante.

D'une jeunesse synonyme de perpétuel déracinement puis d'une mobilité plus ou moins choisie, qui la mettra au contact de toutes les classes sociales ainsi que de femmes très différentes les unes des autres, Wollstonecraft tirera une solide compréhension à la fois de la société anglaise et de la condition féminine, dont l'influence apparaît clairement dans son premier ouvrage, *Thoughts on the Education of Daughters : with Reflections on Female Conduct, in the More Important Duties of Life* (« Pensées sur l'éducation des filles, assorties de réflexions sur la conduite des femmes dans les devoirs les plus importants de la vie »), publié en 1787. L'accueil favorable de la critique encouragea la jeune femme dans sa vocation d'écrivaine; dans le même temps, la fréquentation de l'éditeur Joseph Johnson et des écrivains qui gravitaient autour de lui « nourrit son entendement et lui ouvrit l'esprit », de sorte que « les préjugés de sa jeunesse subirent un choc violent ».<sup>9</sup> C'est également à l'instigation de Johnson que la jeune femme part pour Paris effectuer des recherches sur la Révolution française. Commence alors une période de profond changement, intellectuel aussi bien qu'affectif, que Wollstonecraft elle-même qualifiera dans une lettre « d'école d'adversité »<sup>10</sup>: la confrontation physique à la

8 On ignore toujours la manière exacte dont Wollstonecraft a rencontré sa bienfaitrice; voir L. Gordon, *Mary Wollstonecraft : A New Genus*, p. 40-41.

9 W. Godwin, *Memoirs of the Author of a Vindication of The Rights of Woman*, p. 229.

10 J. Todd, *The Collected Letters of Mary Wollstonecraft*, p. 36.

violence de la Terreur ébranle considérablement sa vision de la Révolution tandis que sa rencontre avec l'entrepreneur américain Gilbert Imlay (1754-1828), avec lequel elle a sa première véritable relation amoureuse et dont elle tombe enceinte, marque le début d'une liaison orageuse : en mai 1794, elle donne naissance au Havre à une fille, prénommée Fanny en hommage à son amie d'enfance, puis retourne à Londres en avril 1795 où, suite à sa découverte de l'infidélité d'Imlay, elle tente de se suicider en s'empoisonnant avant de vomir le laudanum qu'elle a avalé en songeant à sa fille.<sup>11</sup>

Mary Wollstonecraft est à présent une paria mise au ban de la société – la loi sur le mariage dite « loi de Hardwicke », votée en 1753, déclare illégal le statut de « mère non mariée » –, confrontée au double défi de subvenir à ses propres besoins ainsi qu'à ceux de sa fille, ce qu'elle parvient à faire grâce à l'écriture. C'est en 1796, alors qu'elle rédige son second roman, *Maria; or, The Wrongs of Woman* (1798, « Maria, ou le malheur d'être femme ») qu'elle fait la connaissance du philosophe William Godwin (1756-1836), avec lequel elle entretient une « amitié qui doucement se mue en amour ».<sup>12</sup> Elle tombe à nouveau enceinte et, quoique tous deux farouchement opposés à l'institution du mariage, William et Mary décident de s'unir discrètement. Après un accouchement difficile dont elle ne se remet pas, Mary Wollstonecraft donne naissance à une seconde fille, qu'elle prénomme Mary, la future auteure de *Frankenstein* (1818). Très affaiblie par un accès de fièvre puerpérale, elle perçoit avec lucidité sa mort probable : « Je sais à quoi vous songez », dit-elle simplement lorsque Godwin aborde le sujet de l'avenir de ses deux filles.<sup>13</sup> Elle meurt le 10 septembre 1797 à l'âge de trente-huit ans.

## L'expérience comme mode de connaissance

« Le manque d'instruction et autres obstacles ne devraient jamais, selon moi, être mis en avant en public comme prétexte pour des défauts quels qu'il soient, car à l'écrivain qui n'a pas la force d'esprit de surmonter les

11 C'est aussi à Paris qu'elle fait la rencontre du peintre anglo-suisse Henry Fuseli (1741-1825) ; peu de choses sont connues de cette relation amicale teintée de fascination du côté de Wollstonecraft, quoiqu'une certaine critique ait fait grand cas de la proposition de celle-ci d'emménager chez le peintre et son épouse ; voir L. Gordon, *Mary Wollstonecraft : A New Genus*, p. 175-181.

12 W. Godwin, *Memoirs of the Author of a Vindication of The Rights of Woman*, p. 258.

13 J. Todd, *Mary Wollstonecraft : A Revolutionary Life*, p. 456.

difficultés ordinaires qui se trouvent sur son chemin, la nature semble ordonner, d'une voix tout à fait audible, de laisser le soin d'instruire autrui à ceux qui en ont la force », affirme Mary Wollstonecraft.<sup>14</sup> De ce « manque d'instruction » ainsi que d'une enfance malheureuse, celle-ci fit en effet un atout, allant jusqu'à élaborer une théorie de l'expérience personnelle comme mode privilégié d'accès à la vérité d'un savoir reposant sur le refus de l'abstraction. À Godwin qui lui reprochait un style qu'il jugeait quelque peu relâché, elle rétorqua dans l'une de ses lettres :

Je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a quelque chose dans mes textes qui vaut mieux que ce que l'on trouve dans les productions de certaines personnes dont vous faites un éloge si chaleureux ; je veux dire plus d'esprit (appelez cela comme vous voulez), plus d'observations provenant de mes propres sens, plus de ma propre imagination, l'émanation de mes propres sentiments et passions que chez d'autres écrivains, dont le cerveau transforme froidement les matériaux que leur procurent leurs sens et leur imagination.<sup>15</sup>

Rien d'étonnant, dès lors, à la voir considérer qu'il n'existait pas de limite bien nette entre sa personne et son œuvre. Toujours dans une lettre, cette fois-ci à son ami William Roscoe (1753-1831), qui avait commandé un portrait d'elle, Mary Wollstonecraft écrivait à propos de *A Vindication of the Rights of Woman* : « Si vous ne [me] retrouvez point [dans mon portrait], je vous enverrai un portrait plus fidèle : un livre que j'écris en ce moment même et dans lequel je [...] ne manquerai pas d'apparaître, moi, ma tête et mon cœur ». <sup>16</sup>

14 Dans J. Todd, *The Collected Letters of Mary Wollstonecraft*, ouvr. cité, p. 210.

15 *Ibid.*, p. 242.

16 Lettre du 6 octobre 1791. Citée par M. Poovey, *The Proper Lady and the Woman Writer: Ideology as Style in the Works of Mary Wollstonecraft, Mary Shelley and Jane Austen*, p. 69.